

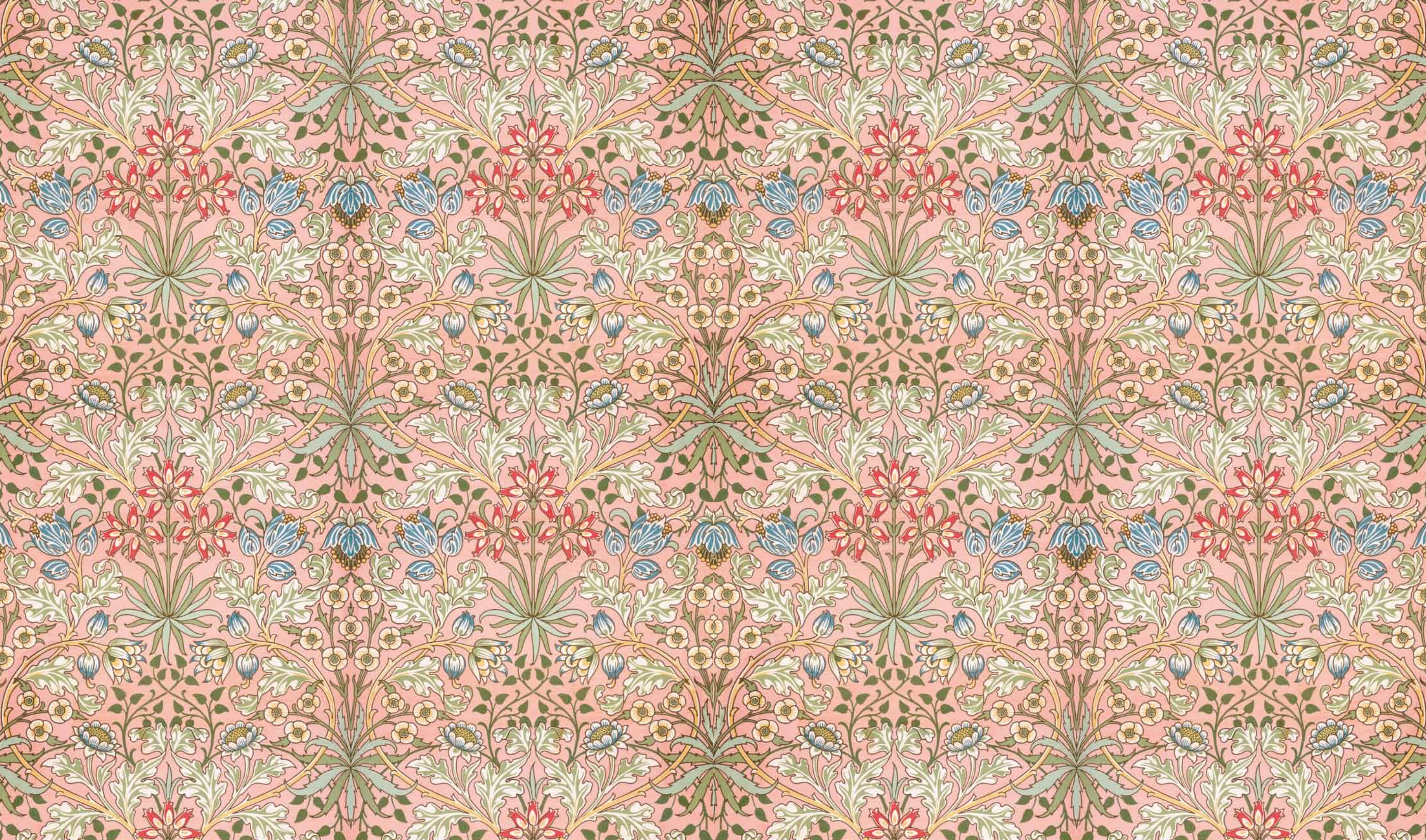
PATRICIA  
MANTE-PROUST  
présente

*Arche et la colombe*  
PROUST

L'arche et la colombe

Textes de  
MIREILLE NATUREL

Michel  
LAFON



PATRICIA  
MANTE-PROUST  
présente

Dans la même collection :

*Albert Camus, solitaire et solidaire*, par Catherine Camus, 2009.  
*Hemingway, la vie et ailleurs*, présenté par Mariel Hemingway, textes de Boris Vejdovsky, 2011.

Note générale :

Le lecteur trouvera, en fin d'ouvrage, la transcription des documents manuscrits reproduits,  
à l'exception des manuscrits autographes des œuvres publiées.

*Marcel*  
PROUST  
L'arche et la colombe

Textes de  
MIREILLE NATUREL

© Éditions Michel Lafon, 2012.  
7-13, boulevard Paul-Émile-Victor – Île de la Jatte  
92521 Neuilly-sur-Seine Cedex

[www.michel-lafon.com](http://www.michel-lafon.com)

Michel  
LAFON



« Longtemps, je me suis couché de bonne heure » est incontestablement l'une des phrases les plus célèbres de la littérature française. Et comment entamerais-je autrement une évocation de mon cher oncle Marcel, moi qui me suis souvent fait cette réflexion au petit matin ?

Écrire sur Proust peut sembler une démarche illusoire ; porter un tel nom est à la fois un privilège, une fierté, une responsabilité. Pourtant, consciente du devoir de mémoire qui m'incombe et de l'appréhension légitime que je pourrais ressentir à l'idée de vous parler de mon illustre ancêtre, j'aimerais d'emblée dédramatiser cet exercice. Ne s'agit-il pas, finalement, d'aller puiser dans mes souvenirs d'enfance, de replonger dans ceux de ma famille, de croquer dans une madeleine, en quelque sorte ?

Immense écrivain du siècle dernier, il est souvent dépeint comme un dandy parisien, juif par sa mère, de santé fragile, quelque peu névrosé. Et, comme chacun sait, Marcel Proust n'a pas eu d'enfant... Ainsi, l'on s'étonne souvent que j'en sois la descendante. Il était l'oncle de ma grand-mère.

J'ai grandi dans un milieu ultra-littéraire. Depuis toujours, les livres et les photos anciennes ont constellé mon univers familial. Lorsque ma grand-mère, Suzy Mante-Proust, a disparu, je n'avais que onze ans. Fille unique de Robert Proust, frère de Marcel, elle demeurait la dernière à avoir connu l'écrivain. Mes

souvenirs, vous l'imaginez, sont donc assez flous ; mais jamais je n'oublierai ce salon très cossu qui n'était pas, à l'évidence, un endroit pour jouer, entre bibelots et tableaux... et ma grand-mère elle-même qui, il faut bien le dire, n'a jamais été une « mamie gâteau ». Au milieu de la pièce trônait le fameux portrait de Proust au gardénia par Jacques-Émile Blanche, qui se trouve aujourd'hui au musée d'Orsay. Je conserve précieusement la photo de mariage de mes parents prise devant. Elle me renvoie à cette époque heureuse où, après la sortie de l'école, je courais à la cuisine retrouver la gouvernante qui me préparait d'inoubliables crèmes aux œufs dont elle avait le secret. Et dont je raffolais.

Mais un épisode se distingue de tous les autres, parce qu'il avait l'apparence de la découverte inattendue d'un trésor : c'est ce jour de 1986 où nous avons trouvé, dans une pièce inutilisée de cet appartement de la plaine Monceau, parmi tant de papiers accumulés sous de vieux tailleurs Chanel, la dactylographie corrigée d'*Albertine disparue* ! Cette version inédite fut offerte au grand public dès l'année suivante.

Comme on emmènerait les enfants au bord de la mer, moi, j'accompagnais chaque année mes parents à la remise du prix littéraire Marcel-Proust, au Grand Hôtel de Cabourg, rendez-vous incontournable de cette étonnante et nombreuse famille des « proustiens ». Je me revois encore vêtue de mon inévitable petit costume marin ; je revois surtout les vieilles

**Page de gauche :**  
Patricia Mante-Proust est assise dans le fauteuil « Proust Geometrica », conçu par Alessandro Mendini.

**Ci-contre :**  
Suzy Mante-Proust, nièce de Marcel, dans son appartement du quai de Béthune au milieu des années 1960.

Carole et Patrice Mante-Proust, les parents de Patricia, le jour de leur mariage, le 24 octobre 1972. Dans son appartement de l'avenue Van-Dyck, Suzy Mante-Proust a discrètement tenu à ce que le jeune couple pose devant le portrait de Marcel par Jacques-Émile Blanche, aujourd'hui exposé au musée d'Orsay.



dames qui venaient me pincer affectueusement les joues, comme si celles-ci étaient de caoutchouc, et comme elles auraient touché une relique, par fétichisme. Il faut dire que les proustiens, comme « le narrateur » lui-même, accordent souvent une grande importance aux objets, je m'en suis très vite rendu compte.

Lors de ces soirées tout à fait solennelles, je m'ennuyais prodigieusement : j'étais bien jeune pour comprendre les codes de ce monde d'érudits. Et l'enthousiasme des adultes à écouter un concert de piano soporifique – peut-être la sonate de Vinteuil – depuis « l'aquarium » du Grand Hôtel de « Balbec » me dépassait un peu, alors que la mer s'étirait juste de l'autre côté de la vitre...

Mais c'est en ces occasions que, progressivement, j'ai compris que mon oncle Marcel était quelqu'un d'extrêmement important.

Grandir dans un tel milieu est un privilège, celui qui vous ouvre l'esprit à la culture et à ce qui vous entoure. Pour autant, en quoi cela devrait-il faire de moi une jeune femme sage qui s'habillerait dans des robes surannées et s'exprimerait par des phrases interminables ?

Parce que je m'appelle Proust, on s'imagine volontiers que j'aurais forcément hérité de son talent d'écriture. Dès le collège, on attendait de moi que j'aie déjà englouti la *Recherche*.

– Comment ! Mais à votre âge, mademoiselle, je l'avais déjà lue tout entière ! s'exclamait à l'envi l'un de mes professeurs de français.

Or mes dissertations n'avaient rien de prodigieux. Et, avec le recul du temps, je regrette de n'avoir pas rétorqué à cet enseignant, en prenant cet air snobinard que certains jugent

à propos d'adopter à la seule évocation de mon ancêtre, qu'« on ne lit pas Proust, on le relit »...

« Le souvenir d'une certaine image n'est que le regret d'un certain instant », écrivait Marcel. Pour ma part, j'ai peut-être un *regret*, pour ne pas dire un manque. C'est de n'avoir eu comme lui, à la force des mots, le pouvoir de remonter le temps pour vivre cet *instant* : celui où il m'aurait été donné de le connaître, lui qui savait croquer, d'une manière impitoyable parfois, la société mondaine, et d'en discuter avec lui, autour d'une tasse de thé... ou d'un whisky-Coca ?

Ce livre, pour moi comme pour vous, je l'espère, est une invitation à réveiller avec délice une époque et un milieu qu'il incarna plus qu'aucun autre de ses contemporains. Quatre-vingt-dix ans après sa disparition, et alors que nous nous apprêtons à célébrer le centenaire de *Du côté de chez Swann*, je remercie Mireille Naturel de mettre toute sa passion à l'entretien d'une flamme qu'on décrit comme vacillante de son vivant, mais qui était vouée, par son génie, à ne jamais s'éteindre.

#### PATRICIA MANTE-PROUST

1988. À l'occasion du prix littéraire Marcel-Proust décerné au Grand Hôtel de Cabourg, le peintre Pascal Lecocq aborde spontanément la famille Mante-Proust, et lui propose cette aquarelle représentant Patricia en costume marin au côté de son arrière-grand-oncle...

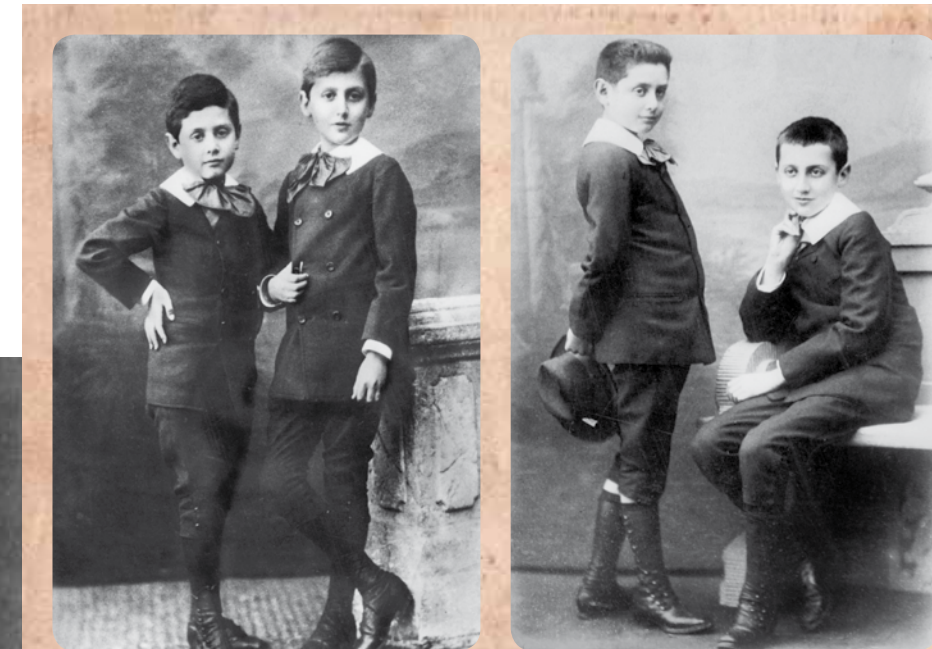


# { SOMMAIRE }

PRÉFACE .....	5
INTRODUCTION .....	10
CHAPITRE PREMIER	
Le Kaléidoscope d'une vie .....	15
CHAPITRE DEUX	
Portraits en mots et en images.....	79
CHAPITRE TROIS	
Les Plaisirs et les Jours .....	103
CHAPITRE QUATRE	
Sur la lecture .....	123
CHAPITRE CINQ	
Les parfums, les couleurs et les sons se répondent* ... ..	141
CHAPITRE SIX	
L'Œuvre-Robe .....	169
APPENDICE .....	187

\* « Correspondances », Charles Baudelaire, *Les Fleurs du Mal* (« Spleen et idéal », IV).





Page de gauche :  
Jeanne et Adrien Proust,  
respectivement vers 1880 par Otto  
et le 20 novembre 1886  
par Paul Nadar.

Haut de page :  
Marcel (à droite) et son frère Robert,  
vers 1875.

Ci-contre :  
Robert et Marcel en costume  
écossais en 1877.

Ci-dessus :  
Les deux frères  
en 1882... et 1885.

## [ Le clocher de Combray ]

« On reconnaissait le clocher de Saint-Hilaire de bien loin, inscrivant sa figure inoubliable à l'horizon où Combray n'apparaissait pas encore ; quand du train qui, la semaine de Pâques, nous amenait de Paris, mon père l'apercevait qui filait tour à tour sur tous les sillons du ciel, faisant courir en tous sens son petit coq de fer, il nous disait : "Allons, prenez les couvertures, on est arrivé." Et dans une des plus grandes promenades que nous faisons de Combray, il y avait un endroit où la route resserrée débouchait tout à coup sur un immense plateau fermé à l'horizon par des forêts déchiquetées que dépassait seule la fine pointe du clocher de Saint-Hilaire, mais si mince, si rose, qu'elle semblait seulement rayée sur le ciel par un ongle qui aurait voulu donner à ce paysage, à ce tableau rien que de nature, cette petite marque d'art, cette unique indication humaine. Quand on se rapprochait et qu'on pouvait apercevoir le reste de la tour carrée et à demi détruite qui, moins haute, subsistait à côté de lui, on était frappé surtout du ton rougeâtre et sombre des pierres ; et, par un matin brumeux d'automne, on aurait dit, s'élevant au-dessus du violet orageux des vignobles, une ruine de pourpre presque de la couleur de la vigne vierge.

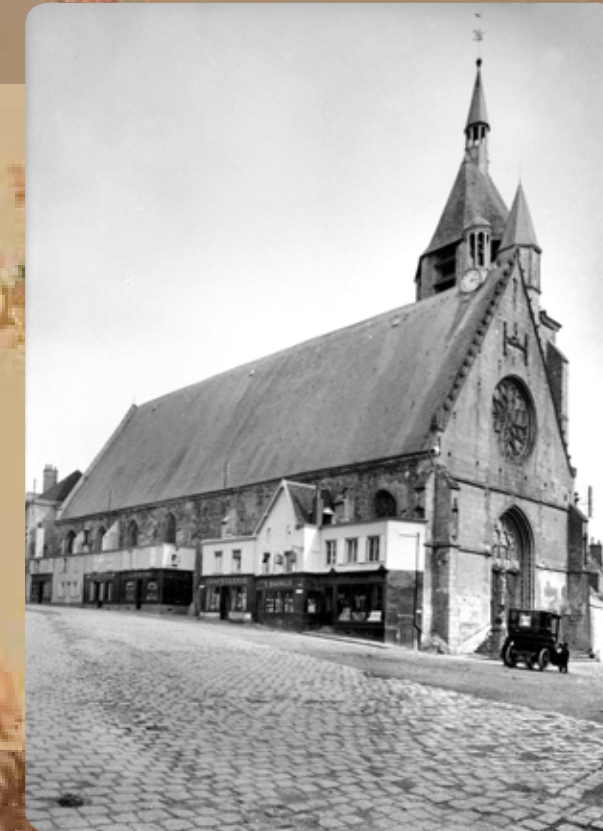
[...] Sans trop savoir pourquoi, ma grand-mère trouvait au clocher de Saint-Hilaire cette absence de vulgarité,

de prétention, de mesquinerie, qui lui faisait aimer et croire riches d'une influence bienfaisante, la nature, quand la main de l'homme ne l'avait pas, comme faisait le jardinier de ma grand-tante, rapetissée, et les œuvres de génie. Et sans doute, toute partie de l'église qu'on apercevait la distinguait de tout autre édifice par une sorte de pensée qui lui était infuse, mais c'était dans son clocher qu'elle semblait prendre conscience d'elle-même, affirmer une existence individuelle et responsable. C'était lui qui parlait pour elle. Je crois surtout que, confusément, ma grand-mère trouvait au clocher de Combray ce qui pour elle avait le plus de prix au monde, l'air naturel et l'air distingué. Ignorante en architecture, elle disait : "Mes enfants, moquez-vous de moi si vous voulez, il n'est peut-être pas beau dans les règles, mais sa vieille figure bizarre me plaît. Je suis sûre que s'il jouait du piano, il ne jouerait pas sec." »

*Du côté de chez Swann, I, 2*

Page de droite :  
La désormais mythique tour-clocher  
de l'église Saint-Jacques  
(Saint-Hilaire dans la *Recherche*)  
à travers les âges. Quadrangulaire,  
massive, épaulée de hauts  
contreforts, elle fut construite à la fin  
du xv<sup>e</sup> siècle.

Ci-dessous :  
Selon les points de vue et  
les saisons, il arrive qu'elle  
se confonde avec la frondaison  
des arbres alentour.





## [ Gilberte et les Champs-Élysées ]

« **H**élas ! aux Champs-Élysées je ne trouvais pas Gilberte, elle n'était pas encore arrivée. Immobile sur la pelouse nourrie par le soleil invisible qui çà et là faisait flamboyer la pointe d'un brin d'herbe, et sur laquelle les pigeons qui s'y étaient posés avaient l'air de sculptures antiques que la pioche du jardinier a ramenées à la surface d'un sol auguste, je restais les yeux fixés sur l'horizon, je m'attendais à tout moment à voir apparaître l'image de Gilberte suivant son institutrice, derrière la statue qui semblait tendre l'enfant qu'elle portait et qui ruisselait de rayons à la bénédiction du soleil.

[...] J'emmenais Françoise au-devant de Gilberte jusqu'à l'Arc de triomphe, nous ne la rencontrions pas, et je revenais vers la pelouse persuadé qu'elle ne viendrait plus, quand, devant les chevaux de bois, la fillette à la voix brève se jetait sur moi : "Vite, vite, il y a déjà un quart d'heure que Gilberte est arrivée. Elle va repartir bientôt. On vous attend pour faire une partie de barres." Pendant que je montais l'avenue des Champs-Élysées, Gilberte était venue par la rue Boissy-d'Anglas, Mademoiselle ayant profité du beau temps pour faire des courses pour elle ;



et M. Swann allait venir chercher sa fille. Aussi c'était ma faute ; je n'aurais pas dû m'éloigner de la pelouse ; car on ne savait jamais sûrement par quel côté Gilberte viendrait, si ce serait plus ou moins tard, et cette attente finissait par me rendre plus émouvants, non seulement les Champs-Élysées entiers et toute la durée de l'après-midi, comme une immense étendue d'espace et de temps sur chacun des points et à chacun des moments de laquelle il était possible qu'apparût l'image de Gilberte, mais encore cette image elle-même, parce

que derrière cette image je sentais se cacher la raison pour laquelle elle m'était décochée en plein cœur, à quatre heures au lieu de deux heures et demie, surmontée d'un chapeau de visite à la place d'un béret de jeu, devant les "Ambassadeurs" et non entre les deux guignols, je devinais quelqu'une de ses occupations où je ne pouvais suivre Gilberte et qui la forçaient à sortir ou à rester à la maison, j'étais en contact avec le mystère de sa vie inconnue. »

*Du côté de chez Swann, III*

### En médaillon :

Marie de Bénardaky, amie d'enfance de Marcel, servit de modèle à Marie Kossicheff dans *Jean Santeuil*, puis à Gilberte Swann dans *la Recherche*.

### Ci-contre :

L'avenue des Champs-Élysées de nos jours... et au temps des chevaux de bois.

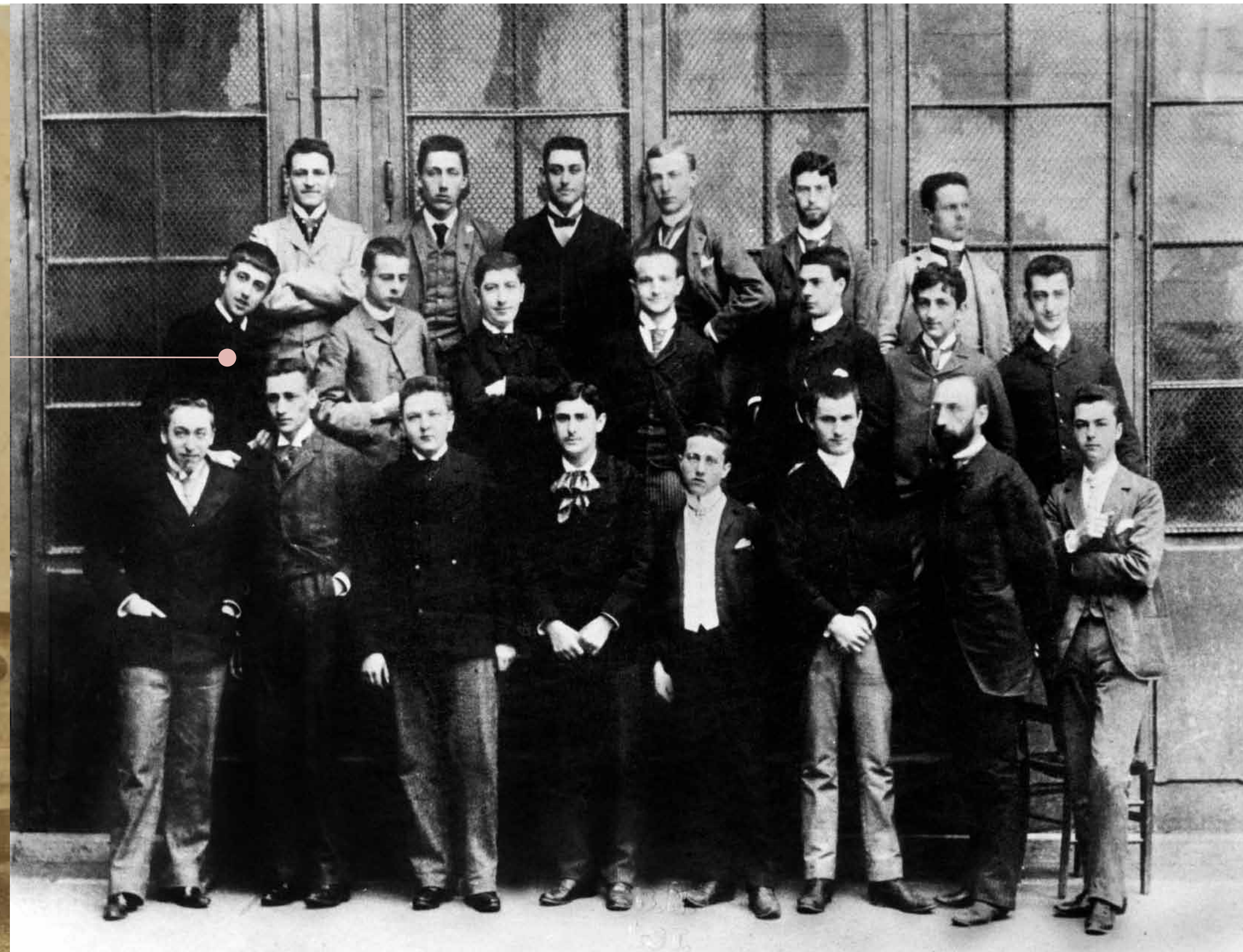
### Page de droite :

Tennis du boulevard Bineau, à Neuilly-sur-Seine, vers 1891. Marcel est agenouillé aux pieds de Jeanne Pouquet, l'autre inspiratrice de Gilberte.





La classe de seconde du lycée Condorcet (année scolaire 1886-1887). Marcel figure au premier rang, à gauche. Il redoubla cette classe, ayant été régulièrement absent l'année précédente pour raisons de santé.



Le cours de philosophie d'Alphonse Darlu (année scolaire 1888-1889). M. Darlu exerça sur Marcel (deuxième rang, à gauche) une grande influence.

Pages 50 à 55 :  
Notes trimestrielles des classes de cinquième D (1882-1883) et philosophie B (1888-1889) où figurait l'élève Proust.

NOMS DES ÉLÈVES	QUALITÉS	GÉNÉRAL	FRANÇAIS		LATIN		GREC		HÉBREU		CALCUL		OBSERVATIONS
			A	P	A	P	A	P	A	P	A	P	
Bouzon	ent.	ent.	ent.	ent.	ent.	ent.	ent.	ent.	ent.	ent.	ent.	ent.	ent.
Gumpier	ent.	ent.	ent.	ent.	ent.	ent.	ent.	ent.	ent.	ent.	ent.	ent.	ent.
Chauny	ent.	ent.	ent.	ent.	ent.	ent.	ent.	ent.	ent.	ent.	ent.	ent.	ent.
Cranch	ent.	ent.	ent.	ent.	ent.	ent.	ent.	ent.	ent.	ent.	ent.	ent.	ent.
Dolepaille	ent.	ent.	ent.	ent.	ent.	ent.	ent.	ent.	ent.	ent.	ent.	ent.	ent.
Franklin	ent.	ent.	ent.	ent.	ent.	ent.	ent.	ent.	ent.	ent.	ent.	ent.	ent.
Gautier	ent.	ent.	ent.	ent.	ent.	ent.	ent.	ent.	ent.	ent.	ent.	ent.	ent.
Johnston	ent.	ent.	ent.	ent.	ent.	ent.	ent.	ent.	ent.	ent.	ent.	ent.	ent.
Kennell	ent.	ent.	ent.	ent.	ent.	ent.	ent.	ent.	ent.	ent.	ent.	ent.	ent.
Maurice	ent.	ent.	ent.	ent.	ent.	ent.	ent.	ent.	ent.	ent.	ent.	ent.	ent.
Muller	ent.	ent.	ent.	ent.	ent.	ent.	ent.	ent.	ent.	ent.	ent.	ent.	ent.
Munier	ent.	ent.	ent.	ent.	ent.	ent.	ent.	ent.	ent.	ent.	ent.	ent.	ent.
Quintange	ent.	ent.	ent.	ent.	ent.	ent.	ent.	ent.	ent.	ent.	ent.	ent.	ent.
Reust	ent.	ent.	ent.	ent.	ent.	ent.	ent.	ent.	ent.	ent.	ent.	ent.	ent.
Renaud-Daniel	ent.	ent.	ent.	ent.	ent.	ent.	ent.	ent.	ent.	ent.	ent.	ent.	ent.
Rodriguez	ent.	ent.	ent.	ent.	ent.	ent.	ent.	ent.	ent.	ent.	ent.	ent.	ent.
Thibaut	ent.	ent.	ent.	ent.	ent.	ent.	ent.	ent.	ent.	ent.	ent.	ent.	ent.
Trant	ent.	ent.	ent.	ent.	ent.	ent.	ent.	ent.	ent.	ent.	ent.	ent.	ent.
West	ent.	ent.	ent.	ent.	ent.	ent.	ent.	ent.	ent.	ent.	ent.	ent.	ent.

NOMS DES ÉLÈVES	QUALITÉS	Philologie			OBSERVATIONS
		G	A	P	
Bouzon	ent.	ent.	ent.	ent.	ent.
Dolepaille	ent.	ent.	ent.	ent.	ent.
Franklin	ent.	ent.	ent.	ent.	ent.
Gautier	ent.	ent.	ent.	ent.	ent.
Johnston	ent.	ent.	ent.	ent.	ent.
Kennell	ent.	ent.	ent.	ent.	ent.
Maurice	ent.	ent.	ent.	ent.	ent.
Muller	ent.	ent.	ent.	ent.	ent.
Munier	ent.	ent.	ent.	ent.	ent.
Quintange	ent.	ent.	ent.	ent.	ent.
Reust	ent.	ent.	ent.	ent.	ent.
Renaud-Daniel	ent.	ent.	ent.	ent.	ent.
Rodriguez	ent.	ent.	ent.	ent.	ent.
Thibaut	ent.	ent.	ent.	ent.	ent.
Trant	ent.	ent.	ent.	ent.	ent.
West	ent.	ent.	ent.	ent.	ent.



CHAPITRE SIX

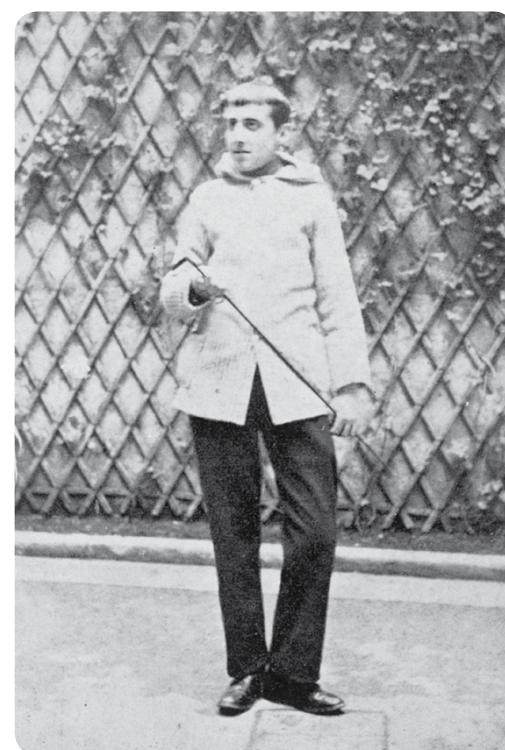
{ L'ŒUVRE-ROBE }





En 1889, Proust effectue son volontariat au 76<sup>e</sup> régiment d'infanterie à Orléans. Cette ville donnera naissance, avec Fontainebleau et Versailles, au Doncières de la *Recherche*, la ville de garnison à proximité de Balbec où séjourne Robert de Saint-Loup, officier de carrière qui, dans les brouillons, s'appelle Montargis. En septembre, Marcel est en permission à Cabourg. Quand son service militaire se termine, il s'inscrit à la faculté de droit et à l'École libre des sciences politiques dont il suivra les cours pendant trois années. L'écrivain se souviendra de cet enseignement quand il intégrera dans son œuvre des personnages de diplomates et des acteurs de la politique internationale, notamment celle de l'Europe centrale et orientale. Ainsi le roi Théodose II, de passage dans la capitale, a pour modèle le tsar Nicolas II, qui était effectivement venu en visite à Paris en octobre 1896. Le personnage du diplomate, M. de Norpois, apparaît dans l'ouverture d'*À l'ombre des jeunes filles en fleurs*. Son invitation à dîner chez les parents du narrateur déclenche le récit : « Ma mère, quand il fut question d'avoir pour la première fois M. de Norpois à dîner [...] ». Cette phrase, qui ouvre la première partie de *Jeunes filles*, intitulée « Autour de Mme Swann », fait ainsi écho au « Longtemps, je me suis couché de bonne heure » du premier volume. Sous une apparence anodine, l'invitation à dîner de

M. de Norpois pose la question fondamentale de la vocation du héros. De même que Proust préfère les lettres au droit qu'affectionnait son père, son héros est ravi de voir le diplomate conseiller à son père la carrière littéraire, à laquelle ce dernier était opposé car il l'estimait fort inférieure à la diplomatie. Cette intervention remet en cause les convictions des différents membres de la famille, c'est dire l'importance du personnage qui aurait pu être secondaire. Grâce à lui, le héros peut se rendre au théâtre et entend pour la première fois la Berma, dans *Phèdre*. Déçu, il change d'avis après l'intervention de Norpois. C'est aussi au cours du dîner que le bœuf froid aux carottes de Françoise fait son apparition et que Norpois en vante les qualités. La cuisine deviendra une métaphore de la création littéraire, et les aliments viennent scander les différentes étapes de la *Recherche*, apportant fraîcheur et couleurs à la réflexion intellectuelle et esthétique. Combray est inconcevable sans ses asperges ; Paris, sans le bœuf en gelée de Françoise et ses « cris ».



« ... la capote militaire déboutonnée de Marcel, son shako de lignard, l'étrange combinaison de sa chevelure, du pur ovale de sa face de jeune Assyrien, avec l'uniforme de soldat qui n'était certes pas de fantaisie... »

Ainsi Jacques-Émile Blanche décrira-t-il le jeune volontaire Proust dans *L'Hommage de la NRF* du 1<sup>er</sup> janvier 1923. Le satiriste Edward Sorel se fera plus cru, évoquant une aimable « folle », engagé parce que « émoussillé à l'idée de vivre en compagnie de jeunes gens virils ».



# INSPIRATIONS NORMANDES



La photographie en ovale de Marcel Proust, avec une coupe de cheveux en brosse, prise à Trouville en 1892, illustre l'importance de la Normandie d'alors pour l'écrivain, mais aussi pour le monde artistique et intellectuel de son époque. Dans « Un amour de Swann », Swann emprunte certains de ses traits à cette photographie : « [...] chaque soir, après qu'un léger crépelage ajouté à la brosse de ses cheveux roux avait tempéré de quelque douceur la vivacité de ses yeux verts, il choisissait une fleur pour sa boutonnière » ; ces traits s'ajoutent à ceux de son modèle, Charles Haas.

Le portrait de Proust par Paul Baignères, représentant Proust dans un rocking-chair, appartient à la même période puisqu'il porte la mention « Trouville, 29 août 1892 ». L'été précédent, Proust avait séjourné chez l'artiste à Trouville, à la villa Les Frémonts qui sera le modèle de La Raspelière. Fin septembre 1892, les Baignères louent

puis vendent la propriété au riche Horace de Landau, oncle des Finaly, qui en fait cadeau à ceux-ci. Pour le remercier d'avoir favorisé la transaction, Horace fait don à Marcel d'une splendide canne. Il continuera à fréquenter Les Frémonts en rendant visite aux Finaly. Les années précédentes, en 1889 notamment, Proust avait l'habitude de séjourner dans cette famille, à Ostende. Horace de Finaly règne sur la finance, aux Pays-Bas et en France, tandis que son épouse tient un salon littéraire. Il servira de modèle au personnage de Bloch. La famille éblouit le jeune Proust, par son statut mais aussi par la beauté de ses femmes. Le séjour au bord de la mer anticipe celui de Trouville et imprègne la sensibilité du jeune homme : il le vivra par la mémoire dans *Jean Santeuil*.

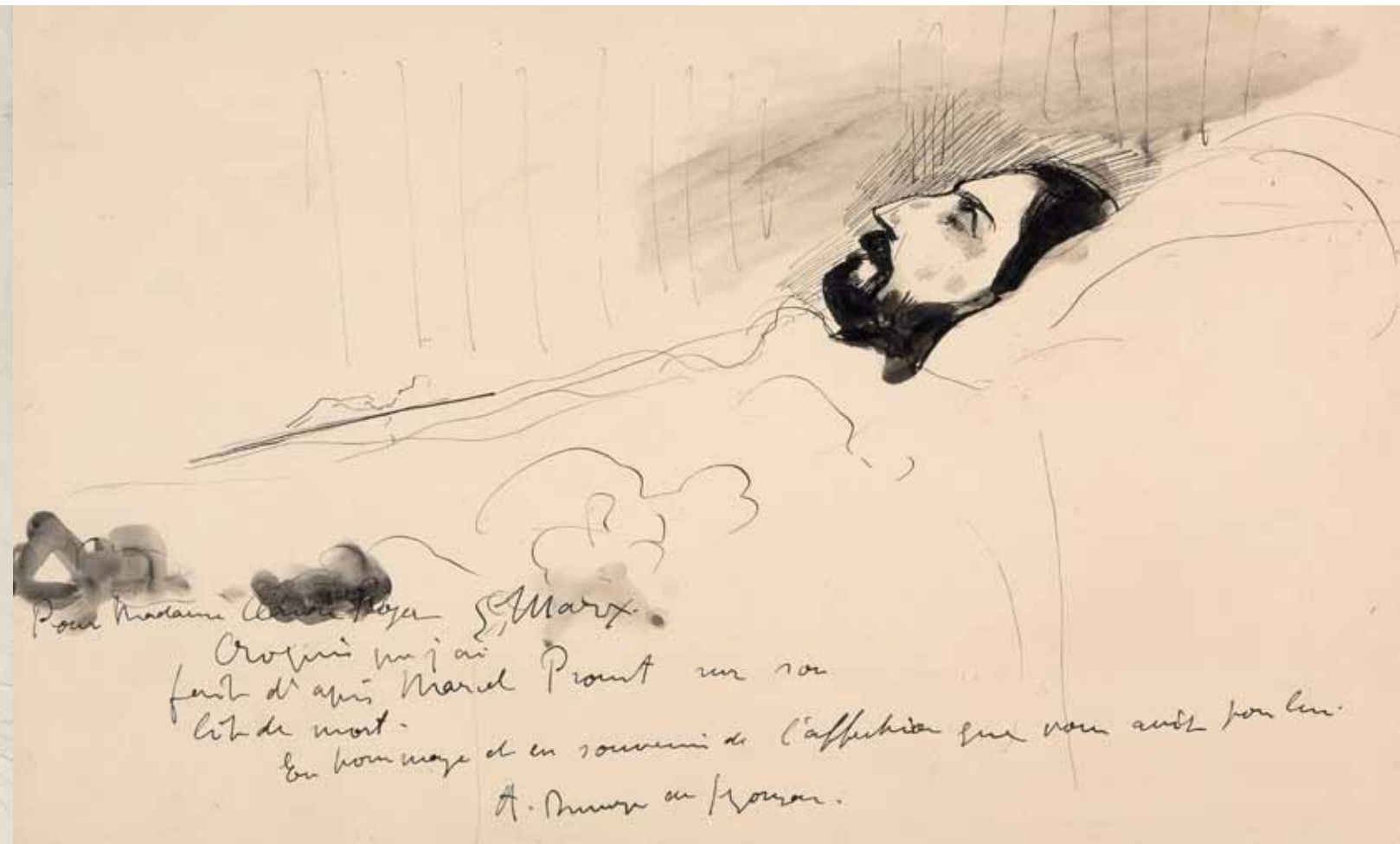


**En médaillon :**  
Marcel, cheveux en brosse, en 1892.  
Cette photographie pourrait avoir été prise dans les jardins du manoir de la Cour brûlée, loué cet été-là par les Straus.

**Ci-contre :**  
Proust dessiné par Paul Baignères à Trouville, le 29 août 1892.

**Page de droite :**  
Été 1892, devant la Cour brûlée.  
Assis, de gauche à droite : Marcel, Étienne Ganderax et Geneviève Straus. On reconnaît aussi, debout sur la droite, Georges de Porto-Riche et Louis de la Salle.





Portraits mortuaires de Marcel Proust. Parmi eux, la photographie de Man Ray (ci-dessus) est devenue mythique. Trois croquis sont eux aussi entrés dans la postérité : une pointe sèche de Paul-César Helleu (au centre) et les encres d'André Dunoyer de Segonzac, dont l'une est dédiée « Pour Mme Claude Roger-Marx ».

Page de droite, en bas : Le 19 novembre 1922, Robert Proust demanda à Céleste Albaret de prélever une mèche de cheveux de son défunt frère. Le médaillon qui la renferme est aujourd'hui conservé au musée d'Illiers-Combray.



« Je suis allé voir sur son lit de mort, rue Hamelin, un homme qui donnait vraiment l'impression d'un dépouillement total. On peut dire que c'était ce qui restait de quelqu'un qui avait laissé son œuvre le dévorer, jour après jour. »

François Mauriac  
dans *Portrait souvenir : Marcel Proust* (1962)

# { LE QUESTIONNAIRE DE PROUST }



Marcel Proust par lui-même

**Le principal trait de mon caractère.** *le besoin d'être aimé et d'être aimé par moi-même et par les autres*

**La qualité que je désire chez un homme.** *Des charmes de l'esprit*

**La qualité que je préfère chez une femme.** *La vertu d'homme et la franchise de la femme*

**Ce que j'apprécie le plus chez mes amis . . .** *D'être aimé par ses amis et d'être aimé par eux*

**Mon principal défaut . . .** *Négliger la vie, ne pas savoir attendre*

**Mon occupation préférée . . .** *Écrire*

**Mon rêve de bonheur . . .** *Être aimé par moi-même et par les autres*

**Quel serait mon plus grand malheur. . .** *Ne pas être aimé par moi-même et par les autres*

**Ce que je voudrais être . . .** *Moi-même*

**Le pays où je désirerais vivre . . .** *Paris*

**La couleur que je préfère. . .** *Le bleu*

**La fleur que j'aime . . .** *Le lilas*

**L'oiseau que je préfère . . .** *Le rossignol*

**Mes auteurs favoris en prose . . .** *Mme de Sévigné, M. de La Fayette, M. de Voltaire*

**Mes poètes préférés. . .** *Baudelaire et Mallarmé*

**Mes héros dans la fiction . . .** *Hamlet*

**Mes héroïnes favorites dans la fiction. . .** *Juliette*

**Mes compositeurs préférés. . .** *Beethoven, Wagner, Schubert*

**Mes peintres favoris. . .** *Leonard de Vinci, Rembrandt*

**Mes héros dans la vie réelle . . .** *M. de La Fayette, M. de Voltaire*

**Mes héroïnes dans l'histoire. . .** *Juliette*

**Mes noms favoris. . .** *Lequel y a de mal en moi*

**Ce que je déteste par-dessus tout. . .** *Lequel y a de mal en moi*

**Caractères historiques que je méprise le plus.** *Monsieur de La Fayette*

**Le fait militaire que j'admire le plus . .** *Lequel y a de mal en moi*

**La réforme que j'estime le plus . . .** *Lequel y a de mal en moi*

**Le don de la nature que je voudrais avoir.** *Lequel y a de mal en moi*

**Comment j'aimerais mourir. . .** *Lequel y a de mal en moi*

**État présent de mon esprit. . .** *Lequel y a de mal en moi*

**Fautes qui m'inspirent le plus d'indulgence.** *Lequel y a de mal en moi*

**Ma devise . . .** *Lequel y a de mal en moi*



Page de gauche :  
Le Questionnaire de Proust fut publié dans *La Revue illustrée* en 1892, sous le titre « Confidences de salon ».

Ci-dessus :  
Marcel pose pour l'éternité à l'hôtel Ritz, vers 1896, devant l'objectif d'Otto.



## LES SECRETS D'UNE CHAMBRE

Si les repas occupent une place importante dans le quotidien des membres de la famille, la salle à manger n'est pas aussi longuement décrite que la chambre du héros, lieu où ce dernier peut poursuivre sa lecture. Certes, il emprunte le petit escalier, mais celui-ci n'a pas encore les caractéristiques sensorielles qu'il aura dans « Combray ». La maison dépeinte, « à l'unique étage si bas que des fenêtres enjambées on n'aurait eu qu'un saut d'enfant à faire pour se trouver dans la rue », ressemble à celle des Amiot, l'oncle et la tante de Marcel, à Illiers.

« Ces hautes courtines blanches qui dérobaient aux regards le lit placé comme au fond d'un sanctuaire ; la jonchée de couvre-pieds en marceline, de courtes-pointes à fleurs, de couvre-lits brodés, de taies d'oreillers en batiste, sous laquelle il disparaissait le jour, comme un autel au mois de Marie sous les festons et les fleurs [...].

[...] à côté du lit, la trinité du verre à dessins bleus, du sucrier pareil et de la carafe [...], sorte d'instruments du culte – presque aussi saints que la précieuse liqueur de fleur d'oranger placée près d'eux dans une ampoule de verre [...].

[...] ces petites étoiles ajourées au crochet qui jetaient sur le dos des fauteuils un manteau de roses blanches qui ne devaient pas être sans épines [...]. »

« Sur la lecture », préface à *Sésame et les Lys*



Ci-contre :  
Vue de la fenêtre dans la chambre  
d'enfant de Marcel, après la pluie...

Page de droite :  
« Longtemps, je me suis couché  
de bonne heure. » Un mythe originel  
que cette pièce, et son lit  
dans l'alcôve.





Ci-dessous :  
 Dactylographie corrigée de la première page de la Recherche...  
 ... et manuscrit autographe de la dernière page. En bas de celle-ci, le mot « Fin », si riche de sens.  
 Page de droite :  
 Impressionnante démonstration de la technique proustienne des paperoles sur le manuscrit autographe du Temps retrouvé.

Ce livre, qui paraît si extraordinaire, est finalement simplement humain, rejoignant les préoccupations de chacun. Beaucoup y trouvent du réconfort, face à une épreuve de la vie, ou simplement une justification à leur propre vie.  
 L'élaboration de l'œuvre du narrateur-auteur ne peut se faire sans la participation de Françoise. Le travail de l'écrivain est décrit matériellement ; comme un travail de couturière qui nécessiterait épingles et boutons, le livre se construit à partir de fragments de texte, prélevés, déplacés, « épinglés », ce que Céleste a appelés « des paperoles ». Ces paperoles qui se déplient comme un accordéon peuvent atteindre jusqu'à un mètre soixante ; elles sont devenues la marque distinctive de l'écriture proustienne. Françoise a une compréhension innée du travail de l'écrivain, et l'auteur multiplie

les comparaisons pour montrer combien précieuse est son aide dans la recherche de solutions pour la conservation du support de son écriture. Elle consolide les pages, comme elle mettrait une pièce sur une robe usée ou un morceau de journal sur un carreau de fenêtre cassé. Le papier malmené par le temps devient l'équivalent d'un bois rongé par les insectes, d'un tissu attaqué par les mites, se transformant alors en dentelle. L'œuvre trouve enfin sa meilleure définition dans celle du bœuf mode de Françoise – ce bœuf mode apprécié par Norpois, dans l'ouverture des *Jeunes filles en fleurs* : comme lui, elle est composée d'un assemblage de pièces, qui se fondent dans une gelée, ce « liant » qui manquait à l'œuvre de jeunesse, *Les Plaisirs et les Jours*.

